

Une nouvelle chance pour le père?

jean-pierre lebrun

Si, pour avoir un père, il faut la parole d'une femme et le consentement d'un homme, nous avancerons qu'il faut aussi la reconnaissance de la fonction du père par le social. C'est sur ce dernier point que s'est produite une mutation sans précédent suite à l'émergence de la modernité et surtout avec son accomplissement d'aujourd'hui. Si nous devons prendre acte des effets de délégitimation tant symbolique qu'imaginaire que cette mutation entraîne et qui rendent difficile l'exercice de la paternité, il s'agira surtout de montrer que l'enjeu de la modernité n'est ni d'en rester à s'en plaindre, ni de redupliquer la mère, mais bien plutôt de relever ce défi à la hauteur de son enjeu.

Pour avoir un père, il faut trois choses : la parole d'une femme, le consentement d'un homme, et une reconnaissance par le social. Nous ne parlons pas ici seulement de reconnaissance de paternité, mais de reconnaissance du social à savoir, pour le dire très simplement, de quelqu'un d'autre que la mère qui soit reconnu dans la parole de tous à l'origine de mon existence. Un père, ce n'est pas seulement une affaire de spermatozoïde, ce n'est pas qu'un géniteur.

Il faut la parole d'une femme. Il faut le consentement d'un homme, mais il faut aussi un troisième élément pas toujours estimé à sa juste mesure, à savoir la reconnaissance par la société du double lien de filiation, fût-ce par la mention « de père inconnu ». Que le social reconnaisse comme irréductible la double filiation semble capital pour que puisse être considéré légitime l'exercice de la fonction paternelle par le quidam qui accepte d'endosser la parole de la mère.

Comment en effet soutenir son intervention sans pouvoir s'appuyer sur une légitimité? Le propos courant du beau-père qui dit : « Écoute, ça suffit maintenant, ne mange pas comme cela à table! » ne se voit-il pas souvent rétorqué : « T'as rien à me dire, t'es pas mon père! ». Ceci suffit pour déstabiliser complètement la parole de celui qui vient d'énoncer un quelconque rappel à l'ordre. De ce fait, le père — le beau-père en l'occurrence — ne sait plus très bien d'où il va pouvoir soutenir son propos. Ce moment de vacillement suffit pour jeter le discrédit sur la valeur de sa parole. Il ne lui reste bien souvent plus qu'à taper sur la table mais il se verra taxé d'autoritarisme, ou qu'à renoncer à son intervention, mais ceci équivaudra à démissionner.

À quoi sert un père?

Mais à quoi sert d'avoir un père? Au fond, pourquoi une mère ne suffirait-elle pas? D'ailleurs, le contexte de la famille monoparentale implique que bien souvent aujourd'hui, c'est elle qui fait le père! Alors, tant qu'à faire, l'évolution de nos

mœurs ne serait-elle pas à prendre à la lettre? Disons qu'un père, ça sert à assumer la fonction paternelle. Autrement dit, c'est une fonction comme le mot le dit, et une fonction au sens mathématique suppose une corrélation. Cela suppose qu'on mette en lien deux choses. De par essence, la fonction paternelle est donc constitutive d'une tiercéité. Du fait de mettre en rapport une chose avec une autre. Une chose qui se réfère à une autre chose, un autre qui se réfère à un autre autre. Une mère, premier autre, qui se réfère à un autre autre, un père. Cette fonction ne désigne donc pas tant la personne du père que ce qui est nécessaire pour qu'il y ait du père, à savoir la tiercéité de la parole et du langage; puisque c'est ce dernier qui nous spécifie comme êtres humains, qui nous distingue du règne animal, et qui suppose précisément le renvoi d'un mot à un autre. Un mot qui renvoie à un autre, telle est la petite mécanique minimale qui implique que plus rien n'est congruent avec lui-même.

Pour le dire simplement, la fonction paternelle n'est donc autre chose, en fin de compte, que l'exercice à minima de la fonction langagière elle-même, c'est-à-dire de ce qui nous constitue spécifiquement comme humains, comme animaux symboliques (pour reprendre l'expression de Blandine Kriegel)¹. Autrement dit encore, la fonction symbolique en exercice.

Fonction paternelle et père, peuvent donc apparaître comme très proches puisque du fait de la reconnaissance du père, il y a assomption de cette corrélation de la mère au père. En même temps, ils peuvent être très éloignés puisque cette fonction paternelle, cette fonction langagière peut être soutenue par quelqu'un d'autre que le géniteur, et à la limite, n'aurait besoin de personne pour fonctionner puisqu'elle serait déjà inscrite dans la langue.

C'est pour cela que Lacan, dès le début de son enseignement, formalise le concept de Nom-du-Père et la formule de la métaphore paternelle. Pour Lacan, le père n'est rien d'autre, en fin de compte, qu'un signifiant qui se substitue à un autre signifiant, le signifiant maternel, qu'un mot qui vient à la place d'un autre.

« Le père est une métaphore. Une métaphore qu'est-ce que c'est? Une métaphore, je vous l'ai déjà expliqué, c'est un signifiant qui vient à la place d'un autre signifiant. Je dis que c'est le père dans le complexe d'Œdipe, même si cela doit ahurir les oreilles de certains. Je dis exactement — le père est un signifiant substitué à un autre signifiant. Là est le ressort, le ressort essentiel, l'unique ressort de l'intervention du père dans le complexe d'Œdipe. Et si ce n'est pas à ce niveau que vous cherchez les carences paternelles, vous ne les trouverez nulle part ailleurs. La fonction du père dans le complexe d'Œdipe est d'être un signifiant substitué au premier signifiant introduit dans la symbolisation, le signifiant maternel. Selon la formule que je vous ai expliquée une fois être celle de la métaphore, le père vient à la place de la mère... » (Lacan, 1958, 174-175)

Mais en acceptant qu'une chose, qu'un mot puisse venir à la place d'un autre, en consentant à ce processus de possible substitution, nous sommes de facto introduits, bon gré mal gré, dans la chaîne du langage. Si nous acceptons qu'aujourd'hui nous voulons un verre d'eau là où hier nous voulions un verre de coca-cola, cela suffit pour impliquer que ni le verre d'eau, ni le verre de coca-cola ne sont en mesure de combler notre attente. En entérinant cette possibilité de substitution, nous entrons dans la chaîne du langage. Les mots sont comme des wagons : une fois que nous acceptons d'aller d'un wagon à l'autre, d'enjamber le vide qui sépare un wagon d'un autre — dans les trains ancien modèle évidemment, le train moderne nous permet l'économie de cette angoisse! — de passer d'un mot à un autre, nous consentons à être dans le train du langage, le train de la parole, le train de l'humain. Autrement dit, le fonctionnement du langage implique que tout objet rencontré n'ait plus les caractéristiques de l'adéquation que fournit l'instinct animal mais qu'en revanche, il soit d'emblée frappé, marqué par le caractère toujours décevant de l'inadéquation qu'impose le registre symbolique.

Le fait même de la substitution signifiante suppose donc l'irréductibilité d'une case vide. Pour jouer au jeu de pousse-pousse ou de taquin, il faut une case vide, faute de quoi, il n'est pas possible de faire se permuter les divers éléments du jeu. Nous pourrions dire que le Nom-du-Père désigne l'opération par laquelle s'inscrit pour le sujet cette case vide, ce point zéro. Mais il arrive que cette case vide soit absente, ne soit pas inscrite, c'est ce que Lacan a appelé la forclusion du Nom-du-Père. Et c'est à partir de cette théorisation de la fonction paternelle identifiée à la fonction à minima du langage lui-même, de la valeur symbolique zéro, que, via la forclusion, Lacan a pu rendre compte de la psychose.

Nous voudrions ici simplement revenir sur un point fort de l'enseignement de Lacan qui va nous permettre de sortir d'une certaine impasse : il s'agit de montrer le pas qu'il fait par rapport à Freud : depuis la psychanalyse, nous savons que la physiologie — ou la grammaire — du désir humain est ainsi faite qu'il n'est absolument pas possible de désirer, humainement parlant, si nous n'avons pas consenti à perdre l'immédiateté du monde des choses, si nous n'entérinons pas cette distance, autrement dit encore, si nous n'assumons pas l'existence de ce vide. Freud avait métaphorisé par la mère ce qu'il fallait consentir de perdre. La mère est celle à qui tout le monde doit renoncer. Il faut toujours, pour avoir une vie sexuelle, avoir quitté le lit de la mère. C'est ce qu'on appelle l'Œdipe, et dans cette opération, un troisième personnage a la charge de venir donner un coup de main; dans la mythologie de Freud, c'est le père qui donne le coup de main, c'est à lui de rappeler la nécessité de renoncer à la mère. La meilleure façon de faire entendre à un enfant qu'il lui faut renoncer à occuper une place, c'est en lui signifiant que la place est déjà occupée et qu'il perd son temps à attendre, car, comme de toutes façons, la place est prise, son travail à lui, c'est d'aller vers d'autres choix. Ainsi la tâche du père est d'aider l'enfant à sortir des jupes de sa mère pour qu'il puisse prendre sa place d'homme ou de femme dans la société.

Telle était la version freudienne correcte et nous continuons d'ailleurs à faire appel à ce dispositif. Mais Lacan nous fait faire un pas de plus : pour lui,

justement, ce n'est pas le père comme tel qui introduit la tiercéité; autrement dit, le responsable, l'agent, le tiers, l'intrus, ce n'est pas tant le père, que le langage dont le père est et n'est que le représentant. C'est la parole, le fait d'habiter le langage qui impose cette contrainte à notre désir : en tant qu'humain désirant, il nous faut renoncer à posséder le tout, à être dans le tout, à être le tout. C'est le fait d'être parlant qui subvertit la biologie aussi bien que l'instinct et qui vient imposer une physiologie et une grammaire spécifique au désir humain. Ceci n'est nullement contradictoire avec la position de Freud, c'est simplement une manière d'articuler celle-ci à ce que Freud n'identifiait pas à l'époque, à savoir notre dette au langage. Voilà pourquoi nous pouvons dire que la fonction paternelle n'est rien d'autre que la fonction langagière à l'œuvre, en tant qu'elle signe l'exercice d'une compétence métaphorique qui nous est propre à nous, êtres humains.

Une construction à trois étages

Néanmoins, ce dispositif se réfère toujours à une société culturelle donnée, et à cet égard, nous pouvons nous représenter les choses par une construction à trois étages : l'étage de ce que Lacan a appelé l'*humus humain* (Lacan, 2001, 311) l'étage de la société, et celui des premiers autres qui entourent le sujet, autrement dit l'étage de la famille. L'étage de l'humain, si l'on s'en réfère à ce qui le spécifie, à savoir au langage, exige la perte de la jouissance absolue, immédiate, totale. Du seul fait d'entrer dans le champ de la parole, le sujet s'exclut de la toute-jouissance et se trouve marqué par la limite : s'inscrit ainsi pour lui que toujours quelque chose vient à manquer non par accident, mais de structure, l'affecte de ce fait une déception irréductible, une insatisfaction incontournable; son être s'entame ainsi d'une perte qui va servir de fondement aussi bien à la Loi qu'au désir.

Passons d'emblée au troisième étage : celui de la famille, des premiers autres, des père et mère. C'est au travers de la relation à ces derniers que le sujet va rencontrer cette limite à la jouissance. La jouissance de la mère lui est interdite, et cela du fait du père — mieux, de l'homme de la mère —, du fait de ce que c'est un autre qui déjà occupe la place. Sans entrer dans les nuances, disons que la jouissance absolue, immédiate, totale est représentée par la mère et que le père va représenter la perte de jouissance qu'implique le langage. Ainsi le trio père-mère-enfant via l'Œdipe entre en scène pour que l'enfant consente à renoncer à la toute-jouissance et dans le même mouvement accède à la possibilité de désirer. En ce sens, le père est peut-être interdicteur mais il est surtout au service du désir et représentant de commerce du langage qui nous définit. Ainsi donc, la ligne de partage entre la jouissance et le langage semble avoir été mise en place par la Loi que servent les parents, alors qu'en fait, ce ne sont que les contraintes du langage qui ont été ainsi comme habillées par l'interdit de l'inceste.

Revenons maintenant au deuxième étage : le « Non! » qui sert de fondement à la Loi - même si, comme nous venons de le faire remarquer, c'est la Loi qui semble dans l'après-coup le fonder - sera articulé par chaque société selon ses modalités propres qui feront d'ailleurs sa spécificité culturelle. Il n'en reste pas moins que,

quelle qu'elle soit, chaque société s'est toujours donnée la charge d'organiser la transmission de ce « Non! », de cette limitation de jouissance qui fonde le désir. Nous la retrouvons à l'œuvre dans ce qui est reconnu comme l'universalité de la prohibition de l'inceste (ce qui n'équivaut pas à parler d'universalité du complexe d'Œdipe).

Il semble donc bien que c'est la solidarité de ce triple étagement qui ait été responsable durant des siècles de la transmission de la limite, de ce « Non! » nécessaire² à la spécificité de l'*humus humain* et à la physiologie du désir. C'est bien à cet endroit qu'opérait la fonction paternelle. Or, il semble se passer aujourd'hui quelque chose de radicalement nouveau.

Une mutation sans précédent

Une petite histoire illustre à merveille cette mutation : un brave homme se balade dans la rue avec un petit garçon. Sur le trottoir d'en-face, le voisin qui ne l'a pas vu depuis longtemps lui demande « c'est ton fils? ». « Si sa mère a dit vrai! » répond le premier et l'autre de rétorquer : « Ca, Dieu seul le sait! ». Comme nous pouvons le constater, nos trois niveaux sont présents : la parole de la mère, l'homme qui a endossé cette parole, et « Dieu seul le sait! », soit le social qui entérine la légitimité du père, même si c'est dans l'incertitude. La version de cette petite histoire est très différente depuis 1985; désormais, le second larron ne répond plus « Dieu seul le sait! », mais bien plutôt : « Va faire un test génétique et tu le sauras! ».

Que vient changer le fait que la science, avec la rigueur qui est la sienne, vienne dire aujourd'hui qui est le père, là où hier c'était la tâche de Dieu de soutenir la vérité du propos? Nous ne pouvons pas dire qu'il s'agit seulement d'une affaire de croyance. La formule séculaire *mater certissima, pater semper incertus est* indique bien la mutation à laquelle nous assistons : cet adage témoigne de ce que la reconnaissance de paternité n'est pas seulement une affaire de faits, mais d'institution de la filiation. Elle a la charge de soutenir, à partir d'une incertitude, une certitude; cette dimension de la certitude fondée sur l'incertitude fait dès lors partie de notre lot humain. Il y a des choses que nous ne dirons jamais dans la certitude absolue de les dire juste, à moins d'être paranoïaque. Ainsi lorsque nous disons « Je t'aime » à l'autre, le seul point de vérité, c'est notre dire, notre énonciation. Et l'éventuel mensonge, ou l'éventuelle tromperie, nous ne pourrions l'identifier que dans l'après-coup. Ainsi, jusqu'il y a peu, la fonction paternelle introduisait la dimension de l'incertitude et faisait pendant à la certitude introduite par la mère, autre registre de notre existence. Repérons toutefois qu'il ne s'agit là que des conséquences de notre soumission à la parole et au langage, et que de ce fait, étaient considérées comme allant de soi les aléas du désir, toujours entre certitude et incertitude.

Pour le dire autrement, c'est par ce biais qu'était jusqu'il y a peu introduite la catégorie du Réel. En effet, le réel, ainsi que le commente Philippe Julien :

« C'est l'impossible qu'à toute vérité corresponde son savoir, c'est à dire le démontrable de ce en quoi elle est vraie. Ainsi, le

père réel, c'est le réel du père, soit ce que l'on atteint quelque peu comme de l'impossible à savoir, concernant le vrai de la paternité.(...) Le savoir biologique faut (du verbe faillir) à démontrer le vrai de la paternité; il serait faux s'il n'y faillait pas. De ce pas-de-savoir sur le vrai naît un pas en avant vers le dire vrai. (Julien, 1991, 41-42).

Aujourd'hui, depuis que l'écriture scientifique de la carte génétique peut faire opposition à la parole et exiger l'éviction de l'incertitude, c'est la possibilité de « la preuve par la parole », selon l'expression de Roland Gori, qui se trouve invalidée, et c'est toute la dimension par laquelle la fonction paternelle signifiait une certitude à partir d'une incertitude — et par là introduisait au réel — qui se trouve rendue désuète, si pas même périmée. Là où hier la parole pouvait faire office de borne zéro à partir de laquelle il était possible au sujet de se situer, la possibilité non seulement de remettre cette borne en question, mais de pouvoir la déclarer obsolète et illégitime livre ce même sujet à une quête sans fin de repères, tous plus instables les uns que les autres, incapables de lui fournir une assise identitaire du seul fait que ce qui lui servait de point d'appui dans le semblant ait été ainsi soufflé.

Ceci pour insister que ce n'est pas tant le père dans sa personne qui se voit ainsi mis à mal, que la fonction qu'il sert; c'est le père, mais en tant que représentant des lois de la parole et du langage. La remise en question du père a toujours été de bonne guerre, mais ce qui est aujourd'hui nouveau, c'est que l'assise symbolique qu'il servait, mais qui en même temps le légitimait, a perdu son bien fondé.

Bien sûr ce mouvement ne date pas d'hier, contrairement à ce que notre petite histoire laisse entendre; l'irruption de la carte génétique n'est que l'aboutissement d'un long processus qui a commencé avec la naissance de la modernité, autrement dit avec l'émergence de la science et le désenchantement du monde.

Nous nous sommes longuement étendus dans nos ouvrages sur cette mutation mais nous pouvons faire l'hypothèse que la substitution des petites lettres de la science à l'ordonnement du monde par le verbe est à l'origine des modifications cliniques radicales que nous observons aujourd'hui et dont nous sommes loin d'avoir épuisé les effets et les conséquences. C'est bien dans une telle perspective que nous pouvons lire, par exemple, la crise contemporaine de l'autorité (Lebrun, 2001, 91-112).

Fonction paternelle, fonction patriarcale et fonction du père

Contentons-nous ici de cerner l'impact de cette mutation sur le père et sur la fonction paternelle. Pour le dire simplement, si celle-ci est la fonction langagière a minima comme nous l'avons fait entendre, elle se réfère au premier étage du schéma que nous avons évoqué plus haut, et est donc universelle. Mais il nous faut alors la discerner de la fonction paternelle dans sa contingence historique : celle qui a introduit la dimension de la certitude dans la vie sociale par le biais de la religion monothéiste, via cette référence à Dieu, nous l'appellerons désormais

« fonction patriarcale »; remarquons qu'il s'agit de la fonction paternelle telle qu'elle est actualisée dans une certaine forme culturelle par notre société occidentale et qui est manifestement en crise suite aux remaniements que lui impose l'écriture de la science. La fonction patriarcale, c'est-à-dire la façon dont notre organisation par la religion monothéiste avait cet impact sur la vie sociale, est, de ce fait effectivement en déclin et cela, depuis pas mal de temps; Freud déjà faisait référence à un travail de Federn, intitulé *Une société sans pères*. Mais nous pouvons avancer que ce qu'il y a de nouveau, c'est qu'aujourd'hui, le déclin est consommé. La fonction patriarcale est aujourd'hui vraiment passée à la trappe. Il suffit pour appréhender cela de lire, par exemple, l'ouvrage collectif publié sous la direction de Pierre Rosanvallon et d'Irène Théry, *Les révolutions invisibles* où est évoqué l'*acte de décès de la société hiérarchique*. Nous en serions à un moment de mutation radicale à cause sans doute de l'impact de la science, mais aussi à cause de l'évolution de la démocratie et de l'extension du libéralisme économique.

Pour nous y retrouver, il importe donc de discerner la fonction paternelle de la fonction patriarcale et de la fonction du père. Ce sont trois fonctions différentes. La fonction du père, c'est celle de celui qui occupe cette place dans la famille et qui a la charge de représenter et de transmettre notre dette au langage et par là de « nouer le désir à la Loi », d'interdire sans doute, mais de ce fait, d'autoriser; la fonction patriarcale qui renvoie à l'organisation sociale historique et contingente d'avant le désenchantement du monde; enfin, la fonction paternelle comme telle qui peut être entendue comme synonyme de la fonction langagière, qui se situe au-delà des cultures et qui a rapport avec ce que Lacan appelait « l'humus humain ».

Une délégitimation imaginaire

Mais revenons à ce qui se passe aujourd'hui : le patriarcat s'est complètement érodé et le père ne peut plus compter sur son image pour soutenir sa légitimité. Ce changement rend pour certains difficile l'exercice concret de la fonction paternelle puisque le père ne sait plus d'où il peut légitimer son intervention. Constaté comme beaucoup de cliniciens aujourd'hui une démission des pères n'est pas à attribuer à un quelconque affaiblissement moral des sujets, mais bien plus au fait qu'ils se retrouvent orphelins de l'appui qu'ils trouvaient dans le patriarcat. Les voilà désormais contraints d'y mettre du leur s'ils veulent continuer à occuper cette place.

Car la fonction langagière est toujours notre lot, même s'il n'y a plus de patriarcat pour en représenter l'image au quotidien. Est-ce que la carte génétique est symbolique? On ne peut évidemment pas dire simplement « oui! », mais on ne peut pas dire entièrement « non! ». Elle est dans le symbolique. C'est un réel symbolisé. Car même si la génétique indique avec certitude qui est le père, il faudra quand même toujours que cela soit énoncé, par exemple par un magistrat. Donc, paradoxalement, aussi puissante que soit la génétique, toute dans le registre de la certitude, elle n'a fait que déplacer l'incertitude, sans pour autant en être venue à bout. Il s'agit donc toujours de la dimension symbolique, même si le fait de ne plus

s'appuyer seulement sur une parole, mais de pouvoir se soutenir d'un réel symbolisé constitue évidemment une modification importante. La question étant dès lors de savoir comment encore se soutenir de l'incertitude alors que nous pouvons nous soutenir de certitudes jusqu'ici inédites? Autrement dit, comment allons-nous continuer d'assumer notre dette au langage et à la parole?

Il nous faut donc identifier comment la fonction langagière, la dimension symbolique qui est notre lot commun, la tiercéité qui est la constante de notre espèce humaine, opère au-delà aussi bien qu'en deçà du patriarcat. Telle est la tâche, non pas rétablir la fonction patriarcale ou nostalgiser à son propos, mais repérer comment le père peut assumer la fonction paternelle en l'absence de son actualisation sur le modèle patriarcal. Et c'est d'ailleurs là l'intérêt de relire Freud avec Lacan, puisque le travail de ce dernier aura été de montrer qu'il ne s'agit pas tellement de se référer au père en tant que tel, mais que c'est le langage qui introduit la dimension de la castration symbolique.

N'est ce pas d'ailleurs le trajet qui est relaté dans le film *Tout sur ma mère* d'Almodovar? La mère commence par nous dire que dans son rapport avec son fils, ils ne sont que deux, il n'y a pas de place pour le tiers, et cela aboutit à la mort. De la mort du fils, la mère tire conséquence, et fait le travail d'aller à la recherche de la corrélation, du tiers, de l'autre Autre. Dans ce trajet, elle rencontre un père minable, produit de la science, transsexuel. Néanmoins, en lui donnant sa place que nous qualifierons volontiers avec Samuel Beckett d'« *imminimisable minime minimum* », elle reconnaît cette tiercéité et cela suffit pour qu'à partir de là, elle puisse, elle-même aider une autre femme à soutenir correctement la question de la filiation. À cet égard, ce film remarquable peut servir d'illustration actuelle d'une fonction paternelle soutenue hors patriarcat.

Une délégitimation symbolique

Mais allons plus loin dans l'impact de la mutation que nous avons évoquée. Cette abrasion que subit la valeur de la parole suite à la possibilité de s'en référer à l'écriture de la science a sans doute des effets sur la fonction symbolique elle-même.

Tout se passe donc comme si notre social, en passant d'une société de pouvoir à une société de savoir sous l'égide de la modernité — cette faille dont les tassements ultimes ne se sont pas encore produits, dit Yves Bonnefoy — donnait à entendre que la limite à la jouissance est un frein au bonheur que nous serions en droit d'attendre. Insistons d'emblée sur le « tout se passe comme si », car il ne serait pas difficile de démontrer qu'il ne s'agit que d'une apparence trompeuse, qu'en fait la limite est toujours au programme, mais qu'elle ne se présente plus avec la visibilité d'antan et sans doute non plus avec la visibilité suffisante pour que celle-ci persuade spontanément quiconque de sa nécessité.

Remarquons qu'aujourd'hui la notion de limite se voit sans cesse déplacée, si pas purement et simplement pulvérisée. Difficile en effet de ne pas prendre pour une suppression de toute limite les possibilités actuelles de pouvoir sans cesse la reculer. Difficile de ne pas confondre suppression de la catégorie de l'impossible

et inflation sans mesure des possibles à laquelle nous participons aujourd'hui. Difficile de ne pas prendre pour infini ce qui n'est que sortie d'un type de finitude.

Tout se passe dès lors comme si, suite aux modifications qu'autorisent les développements et les progrès jamais atteints de notre société, la physiologie du désir humain — impliquant d'emblée l'absence de l'objet suite à la frappe du langage — n'était plus mise au programme de ce qui devait se transmettre. En revanche, toujours plus de jouissance semble faire office d'idéal ou en tout cas se proposer comme alternative aux contraintes du désir. Le « droit au bonheur » justifie d'en appeler au Prozac et au Viagra plutôt que de se confronter à l'angoisse ou à la précarité de l'exercice de la sexualité.

Que faire encore dans un tel contexte, d'un père, de ce représentant de la Loi du langage? D'autant que dans un passé pas si lointain, la puissance qui était la sienne écrasait le désir. Pensons à ce que Kafka lui adressait dans sa célèbre lettre. Reconnu coupable d'avoir été hier celui qui interdisait l'accès au désir, le voilà aujourd'hui devenu breloque inutile puisque ce n'est plus d'être en harmonie avec l'Idéal qui fait boussole mais seulement de rencontrer l'objet de confort. Le contexte social qui est le nôtre pousse donc à le soupçonner d'emblée — lui mais aussi tout qui occupe une place d'exception - si pas même à le discréditer, à tel point qu'aujourd'hui il serait devenu incongru, voire illégitime, de prendre sa défense.

C'est donc cette fois aussi la légitimité symbolique — et plus seulement imaginaire comme son appui sur le patriarcat — qui est ôtée au père. Et comment dès lors nous étonner de ce qu'aujourd'hui ce soient les parents qui veulent être aimés de leurs enfants, moyennant quoi d'ailleurs surgit ce symptôme sans doute inédit dans l'Histoire, à savoir que les parents ne s'autorisent plus à dire « Non! » à leurs enfants.

La disparition de la légitimité de la limite dans le programme du social a en effet comme conséquence la délégitimation de ceux et celles qui ont à transmettre les conditions du désir.

Nul doute que si nous voyons aujourd'hui des enseignants en difficulté dans l'exercice de leur profession ou des parents en attente du consentement de leurs enfants pour leur poser des interdits, c'est parce que la reconnaissance symbolique de leur légitimité n'est plus de mise et qu'il ne leur reste alors qu'à tenter d'obtenir l'accord de ceux à qui ils sont censés interdire, ce qui bien sûr pose quelques problèmes à ceux-ci comme à ceux-là.

Une nouvelle chance pour le père?

Ainsi donc, l'abrasion de la preuve par la parole suite au poids pris par l'écriture de la science - dont la carte génétique serait une illustration pertinente mais, rappelons-le, seulement une illustration - aurait comme conséquence une double délégitimation : une délégitimation imaginaire par perte d'appui sur le patriarcat et une délégitimation symbolique si l'ensemble du social acquiesce à la jouissance qu'impose l'objet et aux conséquences individualistes que cela ne peut qu'entraîner.

Sans aucun doute cette double délégitimation rend difficile l'exercice du père aujourd'hui et il nous semble aberrant de le nier mais il ne faudrait pas pour autant

y voir la cause de tous les maux, encore moins regretter le patriarcat et rester dans la nostalgie. D'abord, parce que cela ne changera rien au tableau. Celui-ci tient à une évolution sociale qui nous échappe et nous ne pouvons que constater que nous y sommes embarqués, bon gré mal gré, depuis pas mal de temps. Ensuite et surtout parce que cela nous épargnerait d'avoir à inventer une réponse. En effet, paradoxalement, le constat que nous venons de faire ne mettrait-il pas plutôt le père en demeure d'amarrer autrement, et mieux, son intervention? Et ne serait-ce pas sa manière de relever le défi de la modernité? Autrement dit, ne s'agirait-il pas là d'une nouvelle chance pour le père?

Expliquons-nous. La délégitimation imaginaire est venue éroder ce qui n'était qu'un masque de la fonction paternelle. Citons Gérard Pommier qui avance : « Attention! Sans pères, la société s'effondre! Mais, non, regardez bien : c'est seulement une idole du père qui quitte peu à peu la scène. » (Pommier, 2000, 134) Rappelons en effet que c'est toujours au nom de ce Père imaginaire que se sont commis les pires massacres, car s'il peut apparaître comme pacificateur :

« Cette pacification coûte cher : elle a comme solde une culpabilité qui fait les beaux jours de la névrose. De sorte que, à son entrée comme à sa sortie l'entretien du patriarcat est hors de prix. Avec la culpabilité, on peut s'arranger : c'est une question de rituels, de sacrifices, de travail... bref, c'est une affaire d'argent. Mais le plus pénible, c'est l'insatiable demande d'amour de ce père. Il n'en finit pas de pomper l'amour, dérobant sa meilleure part à l'érotisme. » (134).

Il ne s'agit en effet pas d'oublier que la mise en question de ce patriarcat a amené au moins deux avancées majeures : la première, c'est qu'a pu être levée la répression sur le sexuel, dont Freud, sans doute quelque peu optimiste, rappelait le caractère dévastateur; la seconde, c'est la possibilité pour les femmes de prendre la parole dans le social. L'ampleur de cet appui sur le père d'antan ne laissait pas d'issue au féminin : une femme n'avait qu'à se tenir à son statut de mère.

« Une fois le patriarcat marginalisé, l'enfant est plus qu'il ne l'a jamais été celui d'un désir d'un homme et d'une femme [...] Hors de la maison du père, chacun des sexes s'affole de l'autre. Car cette liberté n'est pas une maîtresse accommodante. Elle fait perdre aux femmes la sécurité de l'enfance. [...] Et elle angoisse les hommes, affrontés à leur virilité sans le secours de l'amour paternel. [...] Et il risque de sérieuses pannes du désir devant chaque femme qui ne sera ni une fille, ni une mère. » (141)

Cette autre citation de Gérard Pommier nous fait bien entendre l'enjeu : l'homme d'hier pouvait se réfugier derrière la paternité imaginaire du patriarcat et,

se contenter d'endosser des oripeaux déjà tout confectionnés pour soutenir l'adresse à celle qu'il avait rendu mère, l'homme d'aujourd'hui doit engager son désir sans cet appui préfabriqué; de ce fait, c'est à partir de sa seule position d'homme qu'il s'adresse à une femme et c'est supplémentairement qu'il doit endosser la tâche d'être un père pour leur enfant.

Par ailleurs, ce que le patriarcat maintenait soigneusement confondu, c'est le père idéalisé et le père symbolique, le père de la horde et le père mort, le père hors-la-loi et le père dans la loi. Du fait d'être en position d'avoir à énoncer la loi, la question se posait toujours de savoir si ce père échappait à la loi dans la mesure où c'est lui-même qui la faisait ou si, en revanche, il s'y soumettait dans le même mouvement que celui de la promulguer. Hier donc, le père abuseur était innocent d'avance, il était en tout cas bien difficile de l'interpeller sur ses excès. Le fait d'occuper la place de l'exception justifiait d'emblée ses écarts. À l'inverse, aujourd'hui le père sera plutôt d'office coupable, le seul fait d'occuper cette place déclenchant le soupçon; et ceci nous amène sans doute à d'autres excès. Nous ne pouvons cependant pas nous satisfaire de ce renversement d'alliance qui participe toujours de ce collapsus entre père idéalisé et père mort. Par contre, il conviendra de discerner judicieusement en quoi occuper cette place autorise et contraint le père à y engager son jugement singulier, donc à soutenir un arbitraire en même temps qu'il ne le met pas à l'abri d'avoir à rendre compte de ses actes. Mais ne serait-ce pas précisément une modalité de fonctionnement du pouvoir qui mènerait un peu plus loin la démocratie?

La délégitimation symbolique, quant à elle, ne rend certes pas non plus la tâche plus facile au père. Mais au-delà de ce dont elle le laisse orphelin, elle vient le — mais pas lui seulement, car nous sommes désormais tous convoqués à cette tâche — contraindre à ne pas entériner la confusion entre se soutenir d'un désir et jouir de l'objet. Certes, pour faire ce discernement, le père va être obligé d'y mettre du sien, pour occuper effectivement et à sa manière la place d'exception qui est la sienne. Il ne s'agira pas de se satisfaire d'être plus présent, de s'occuper des enfants en bas âge, d'intervenir autant que la mère, toutes choses qui ne sont pas à dénigrer mais qui ne dépassent pas le niveau des duplications maternelles.

L'enjeu de la fonction paternelle reste bien d'aider l'enfant à pouvoir se séparer de la mère, mais à partir du fait que c'est comme homme que le père s'occupe sexuellement de cette femme qu'est la mère, que c'est en tant qu'homme qu'il soutient et s'engage dans sa parole, autrement dit qu'il témoigne à l'enfant que soutenir une certitude dans l'incertitude — soutenir la confrontation au réel — est bel et bien praticable.

Bien sûr dans le contexte actuel de la délégitimation, de nouveaux avatars ont surgi : la possibilité de négocier ne doit pas empêcher que soit énoncée la limite du négociable, la réciprocité de la parole ne peut méconnaître la permanence de la dissymétrie des sexes et des générations. Mais il ne s'agit plus de les mesurer à l'aune du masculin paternel, puisque homme et femme se retrouvent désormais complices dans l'inadéquation à l'égard de l'unité de mesure. Comment ne pas

entendre dans ce mouvement, l'émergence de la prévalence de rapports horizontaux là où hier c'était la verticalité qui seule régissait les échanges qui devaient dès lors rester confinés entre parents et enfants? Encore faut-il ne pas se laisser leurrer par la croyance de pouvoir se débarrasser de la dissymétrie impliquée par la verticalité. Comment ne pas percevoir dans ce vœu actuel une invitation à mettre le rapport homme-femme en antériorité logique sur le rapport parent-enfant? Encore faut-il ne pas se laisser leurrer par la croyance de pouvoir faire ainsi l'économie de la différence générationnelle.

Autrement dit encore, cette délégitimation symbolique ne serait-elle pas l'occasion de dégager que c'est le réel qui peut faire lien et pas seulement le symbolique. Nous ne pouvons ici que renvoyer très succinctement au séminaire de Lacan sur les non-dupes errant et par exemple sur ce qu'en disait Charles Melman en conclusion d'une semaine de travail consacrée à l'étude de ce séminaire.

« Qu'est ce qui fait lien? [...] Ce qui fait lien, ce qui fait moyen dans notre existence [...] vous savez ce que c'est : c'est le bâton, c'est le 1. Lacan l'a nommé le phallus, ce qui est déjà une opération tout à fait audacieuse. Il est bien clair que c'est ce qui ordinairement nous rassemble, nous réunit, et en même temps nous sépare et fait notre discorde, nos divisions et nos conflits; et fait également que le but, la finalité de l'existence puisse sembler se réduire au droit de propriété. Qui en est le propriétaire? [...] Et voilà que grâce à ce nœud borroméen³, il apparaît que ce qui pourrait fonctionner comme moyen, c'est à dire ce qui viendrait réunir 1 et 1, pourrait être d'un tout autre ordre [...] et ce serait bien ce moyen déterminé comme Réel. [...] Pourquoi Lacan a-t-il choisi le Réel? [...] Il aurait pu, après tout encore le réserver sous le nom d'impossible [...] et puis en rester là. [...] Mais du moment que je l'appelle Réel, j'en donne la structure logique et dès lors, s'il dépend d'une écriture, il peut être déplacé. » (Melman, 1998, 171).

Le moment ne serait-il pas venu en effet de profiter de ce plomb dans l'aile porté à la légitimité symbolique du père pour identifier que la légitimité peut se fonder autrement, à savoir sur la catégorie du Réel? Qu'est ce que cela voudrait dire? Que la parole d'un père qui hier se soutenait de cette légitimité de la parole instituée comme référence centrale, devrait aujourd'hui se soutenir du seul fait d'être dite. Ce à quoi le père — et aussi la mère d'ailleurs — d'aujourd'hui se trouve dès lors invité, c'est à soutenir sa parole et à en trouver la légitimité dans le seul fait de ce qui nous constitue êtres parlants. Pas d'autorité regonflée, encore moins d'autoritarisme, pas de démission, mais en revanche, une parole qui continue de scander l'histoire de l'enfant.

Et curieusement ne serait-ce pas ce que l'on peut lire dans Freud lui-même? Lorsqu'il écrit dans *Moïse et le monothéisme* :

« Ce passage de la mère au père caractérise en outre une victoire de la vie de l'esprit sur la vie sensorielle, donc un progrès de la civilisation, car la maternité est attestée par le témoignage des sens, tandis que la paternité est une conjecture, est édiflée sur une déduction et sur un postulat. » (Freud, 1986, 23)

et plus loin :

« le progrès dans la vie de l'esprit consiste en ceci que *l'on décide* contre la perception sensorielle directe en faveur de ce qu'on nomme les processus intellectuels supérieurs, c'est à dire des souvenirs, des réflexions, des déductions; que *l'on décide* par exemple que la paternité est plus importante que la maternité, bien qu'elle ne se laisse pas prouver, comme cette dernière par le témoignage des sens. » (23).

Ce que nous voulons souligner, c'est l'importance du « on décide », de la décision, car le progrès de civilisation tient à ce passage de la vie sensorielle à la vie de l'esprit, de la certitude à l'incertitude, on pourrait dire peu importe comment. Wladimir Granoff avait déjà insisté sur cet élément : « Le témoignage des sens ne peut parvenir à fonder le réel. Il ne peut que le masquer. Seule la décision peut le fonder. » (Granoff, 1975, 521) Et plus loin, il ajoute : « La décision ne se prend pas sous la pression de l'autorité, puisque, d'autorité, le premier père n'en a plus. » (544) Que celle-ci s'appuie sur le patriarcat ou pas, qu'elle s'appuie sur le consensus du social ou pas, c'est l'acte de décider qui importe : « Au commencement était l'acte! » rappelait Freud à la fin de *Totem et Tabou*.

Un enjeu de taille!

Comme nous devons donc le constater, l'enjeu est de taille. La possibilité actuelle de déterminer avec certitude ce qu'il en est du géniteur se traduit bien souvent comme une extension nouvelle de la perception sensorielle obtenue grâce aux avancées de la science alors qu'en fait, elle est une avancée de la conjecture, de la déduction et des postulats, bref, elle résulte des processus intellectuels supérieurs.

Le leurre pourrait nous amener loin et transformer en re-grès ce qui se présente d'abord comme un progrès. Mais n'est-ce pas précisément la même confusion que celle qui pourrait se faire entre progrès de civilisation et ce qu'on a coutume d'appeler *le* progrès, ce dernier, comme nous le savons ne protégeant nullement de la barbarie pour ne pas rappeler qu'il en suscite plutôt de nouvelles modalités.

À cet endroit, rappelons que si les anthropologues conviennent aujourd'hui qu'il n'y a pas eu aux limites de notre histoire de société matriarcale, de patriarcat — ce qui ne contredit pas qu'il y ait des sociétés matrilineaires — cette question pourrait aujourd'hui rebondir autrement.

Dans son séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Lacan avançait :

« Le mythe de l'Œdipe fait en quelque sorte tracas, parce que soi-disant il instaure la primauté du père, qui serait une espèce de reflet patriarcal. Je voudrais vous faire sentir quelque chose qui, ce par quoi, à moi tout au moins, il ne me paraît pas du tout un reflet patriarcal. Bien loin de là. Il nous fait apparaître seulement ceci, un point d'abord par où la castration pourrait être serrée, d'un abord logique et, de cette façon, que je désignerai d'être numérale. Le père, non seulement est castré, mais il est précisément castré au point de n'être qu'un numéro. Ceci s'indique tout à fait clairement dans les dynasties, [...] Georges III ou Georges IV [...] il n'y a pas seulement le numéro, il y a un nombre. Pour tout dire, j'y vois le point d'aperception de la série des nombres naturels comme on s'exprime. [...] Je voudrais vous faire remarquer ceci, c'est que le matriarcat, comme on s'exprime, n'a aucun besoin d'être repoussé à la limite de l'histoire. Le matriarcat consiste essentiellement en ceci, c'est que, pour ce qui est de la mère comme production, il n'y a pas de doute. On peut à l'occasion perdre sa mère dans le métro, bien sûr, mais enfin il n'y a pas de doute sur qui est la mère. Il n'y a également aucun doute sur qui est la mère de la mère. Et ainsi de suite. La mère, dans sa lignée, je dirai, est innombrable. Elle est innombrable dans tous les sens propres du terme, elle n'est pas à numérer parce qu'il n'y a pas de point de départ. La lignée maternelle a beau être nécessairement en ordre, on ne peut la faire partir de nulle part. » (Lacan, 1971, inédit)

La question se pose bien à partir de cet éclairage de savoir si nous n'évoluons pas vers un matriarcat en pensant nous débarrasser du réel, de ce que nous avons appelé plus simplement l'incertitude. Et ceci nous permet de reprendre la question que nous posions en début de notre propos : pourquoi une mère ne suffirait-elle pas? Combien de fois d'ailleurs n'entendons-nous pas aujourd'hui qu'il faut considérer que la mère est, elle aussi, compétente à exercer la fonction paternelle, qu'il ne s'agit plus d'y voir un quelconque privilège du père. Si en un sens la remarque est fondée puisque la fonction paternelle n'est autre que la fonction langagière a minima, il est pourtant tout aussi vrai que la limite à la remarque, c'est que la mère ne peut pas être le réel du père. Faute de cet « imminimisable minime minimum » ce serait la bascule vers le matriarcat! Combien de fois en effet ne devons-nous pas entendre sous un tel énoncé qu'en étant suffisante pour exercer la fonction paternelle, la mère pourrait se dédouaner de toute intervention tierce? Et le seul fait de renvoyer à autre chose qu'elle — son travail par exemple — ne suffirait-il

pas pour la mise en place de la tiercéité? Il ne s'avérerait nullement nécessaire que cette tiercéité donne de la voix, autrement dit fasse entendre qu'elle est toujours énonciation, qu'elle implique un amarrage dans un corps, dans un ailleurs. On se représente très bien ce que peut donner ce type de dispositif : du tiers oui, sous forme d'énoncés, mais du tiers qui énonce, non! Du tiers oui, mais il ne faut pas qu'il s'actualise, autrement dit du tiers qui reste virtuel⁴! Or, repérons que toute la difficulté clinique est bien à cet endroit : qu'une mère doive se référer à de l'Autre, passe encore, mais qu'elle doive consentir à s'en remettre entre les mains d'un tiers pour une décision dans un autre sens que celui qui l'agrée est une tout autre affaire! Une chose est que soit reconnue de la tiercéité, autre chose que soit énoncée à partir de cette même tiercéité une parole arrimée au corps de celui qui l'énonce et qu'en plus, cette parole ait sa légitimité.

Bien sûr, la mère peut exercer la fonction paternelle, introduire à la tiercéité, s'en référer à autre qu'elle-même, mais encore faut-il pouvoir arrimer cette altérité dans autre chose que « l'innombrable de la suite maternelle » et c'est la parole d'un père — à l'instar du zéro de la suite des nombres — qui permet cet ancrage. À laisser tomber cette double filiation, c'est vraiment le matriarcat qui s'introduit et celui-ci trouverait abusivement sa légitimation dans les certitudes de la science entendues comme des prolongements de la certitude sensorielle maternelle.

Si nous pouvions dès lors formuler un vœu, ce que devrait recouvrir le concept de « nouveau père » tellement à la mode aujourd'hui, ce ne serait donc nullement qu'il puisse s'occuper des enfants au même titre que la mère — pourquoi pas d'ailleurs, mais cela ne concerne pas la spécificité de la fonction paternelle — encore moins qu'il continue à s'en référer à l'autorité d'antan. Le « nouveau père » serait plutôt un homme qui consentirait à être père pour un enfant en soutenant sa parole en contrepoint de celle d'une femme, fût-elle la sienne, sans avoir la légitimité du patriarcat pour occuper cette place, sans céder aux confusions auxquelles entraîne l'économie consumériste, sans se laisser distraire sur ce qu'il en est du désir, de ses irréductibles avatars et de ses incontournables conditions qui font le lot de l'humain. Un homme qui continuerait de dire, pourquoi pas même d'interdire, parce qu'il sait que cela reste sa tâche de transmettre qu'une parole incertaine est tenable et ainsi d'aider l'enfant à pouvoir se séparer de la mère, cela au nom de ce qui s'avère nécessaire à ce qu'il puisse devenir sujet.

Donc un mutant qui soutiendrait le défi de la modernité plutôt qu'une espèce en voie de disparition.

jean-pierre lebrun

15, rue saintraint
5000 namur Belgique
jp.lebrun@wol.be

Notes

1. Dans *L'enfance oubliée*, 2001, Odile Jacob, Paris.
2. Ce « Non! » n'est nécessaire qu'eu égard au trou qu'il met en place via le Symbolique. Ainsi Lacan de préciser : « Nous ne considérons pas le fait de l'interdit de l'inceste comme historique... » Ce n'est pas historique, c'est structural. (1975, inédit)
3. Le nœud borroméen est ce nœud constitué par un enlacement de trois ronds tels que la rupture d'un seul entraîne la déliaison des trois, ainsi appelé parce qu'il figure au blason de la famille italienne Borromée. Il s'agit d'une trouvaille majeure de Lacan qu'il utilise à partir de 1972 pour présenter l'articulation des trois registres du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique et leur implication dans la genèse et la théorie du sujet.
4. Dans la langue, virtuel ne s'oppose pas à réel, mais à actuel!

Références

- Bonnefoy, Y., 1978, Readiness, ripeness : Hamlet, Lear, préface in *Hamlet*, Folio classique, Paris, n° 1069, 7-18.
- Federn, P., *De la psychologie de la révolution : la société sans père*, Essaim, n° 5, Erès, Toulouse, 2000, 153-173.
- Freud, S., 1939, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Gallimard, Paris, 1986.
- Gori, R., 1996, *La preuve par la parole, sur la causalité en psychanalyse*, P.U.F., Paris.
- Granoff, W., 1975, *Filiations*, Éditions de Minuit, Paris.
- Julien, P., 1991, *Le manteau de Noé*, Desclée de Brouwer, Paris.
- Lacan, J., 1958, *Le Séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient*, Seuil, Paris 1998.
- Lacan, J., 1971, *Le Séminaire, livre XVII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, inédit.
- Lacan, J., 1973, *Note italienne, Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001.
- Lacan, J., 1975, *Le Séminaire, livre XXII, R.S.I.*, inédit.
- Lebrun, J-P., 1997, *Un monde sans limite, essai pour une clinique psychanalytique du social*, Erès, Toulouse.
- Lebrun, J-P., 2001, *Les désarrois nouveaux du sujet, prolongements théorico-cliniques au monde sans limite*, Erès, Toulouse.
- Lebrun, J-P., 2001, Quelle crise pour l'autorité, *Enfances adolescences*, 2001, n° 2, Louvain-la-Neuve, 91-112.
- Melman, C., Conclusion du séminaire d'été à Turin sur *Les noms-du-père, Le discours psychanalytique*, n° 19, Éditions de l'Association freudienne, Paris 1998, 169-186.
- Pommier, G., 2000, *Les corps angéliques de la postmodernité*, Calmann-Lévy, Paris
- Rosanvallon, P., Théry, I., 2000, *France, les révolutions invisibles*, Calmann-Lévy, Paris
- Roussel, L., 2001, *L'enfance oubliée*, Odile Jacob, Paris.